

Il cinema

Amarcord, quand j'étais enfant, dans l'après guerre

.... à une époque où il n'y avait quasiment pas de télévision, le cinéma était le seul rêve que nous avions.

Tout commençait d'abord en se promenant dans la ville. A chaque coin de rues il y avait des vitrines murales, « i carteloni », dans lesquelles étaient affichées les photos des films de la semaine. Chaque cinéma avait ses vitrines. On restait des "heures" devant ces vitrines à regarder les photos et à rêver.

Des vitrines identiques étaient placées devant le cinéma. A l'intérieur une odeur particulière de fumée et de renfermé flottait dans l'air. A cette époque on fumait dans les cinémas. Une fois pris le billet on allait soit à l'orchestre, soit au balcon, le billet au balcon était plus cher. Pour rentrer dans la salle il fallait toujours pousser un grand rideau de velours qui pendait devant l'entrée.

Il n'y avait pas d'ouvreuse, chacun se plaçait comme il voulait. Dès l'entrée, avant le film, il y avait un énorme brouhaha dans la salle. Le cinéma était aussi un lieu de rencontre, alors on échangeait des nouvelles avec des amis au balcon ou de l'autre côté de la salle. Et tout le monde hurlait dans tous les sens : « come stai , e tu ? Ci vediamo a l'intervallo »

Puis la sonnerie retentissait, chacun regagnait sa place tout le monde se taisait, l'obscurité arrivait, c'était le silence, on n'entendait plus que les grincements des sièges en bois. Tous les sièges étaient en bois, sauf au balcon où ils étaient recouverts d'un léger tissu.

Le film commençait. Le silence durait encore quelques minutes et c'était reparti avec le brouhaha ! Mais ce n'était pas le même qu'avant. En effet, les yeux figés sur l'écran, la bouche ouverte, dans un grand froissement de papier, chacun ouvrait son petit paquet qu'il tenait d'une main et enfournait la bouche de l'autre

En effet, à l'extérieur, devant chaque cinéma, il y avait toujours une vieille femme, sans age, avec sa "bancarella", une charrette à bras. Sur sa charrette il y avait plein de boîtes et de sacs remplis de bonbons, de fruits secs, de réglisses et de toutes sortes de produits salés ou sucrés. Pour quelques lires, avant d'entrer on achetait son plaisir que souvent elle emballait avec du papier journal. Ce qui se vendait le plus c'était les "brustoline", des sortes de graines plates, je pense de potiron, séchées et salées, les "lupini", les graines du lupin salées dans leur saumure et les cacahouètes. Pour les manger, il fallait enlever l'écorce avec les dents et les ongles, écorce que l'on jetait ensuite par terre. Et toute la salle, de l'orchestre au balcon, décortiquait ! Cronch, cronch, cronch. Seuls quelques frémissements, des "ha" ou des "ho" interrompaient ce concert de craquements.

Enfin arrivait l'immanquable "fine primo tempo". La lumière revenait, quelques instants de silence et comme à un même signal tout le monde se levait en même temps : qui pour aller chercher de nouvelles provisions à manger, qui pour aller aux toilettes, qui pour aller fumer mais dans un brouhaha encore plus grand car en plus des commentaires sur le film avec ses amis, tout le monde marchait maintenant sur les écorces des "brustoline", des "lupini", et des cacahouètes !

Et "il secondo tempo" reprenait comme pour la première partie du film. Parfois un commentaire cinglant, toujours en patois, déchirait l'obscurité et les cronch, cronch, cronch.



GABRILO DE BIASI
Cinema all'aperto, Milano, 1947. / *Cinéma en plein air, Milan, 1947.*

A côté de chaque cinéma il y avait toujours un grand terrain avec à une extrémité un grand écran en ciment. Devant l'écran il y avait des lignes de sièges jusqu'au fond du terrain et sur les côtés, des sièges pliés que l'on utilisait en cas de besoin, soit sur les côtés, soit sous l'écran. C'était "il cinema all'aperto", le cinéma de l'été. Il remplaçait, dès les beaux jours, le cinéma classique, qui n'avait pas la climatisation. En cas de pluie en un instant on rentrait dans la salle d'à côté. "

Peut-on parler du cinéma de l'époque sans citer quelques films. Deux films avec Vittorio Gassman m'ont particulièrement marqué : « I mostri » avec Tognazzi et « il sorpasso » avec Jean Louis Trintignant. Mais il faut aussi citer « la dolce vita », « pain amour et fantaisie », « i vitelloni », « Rocco et ses frères », « le pigeon » et bien d'autres encore.

Amarcord, si amarcordque parfois le dimanche, à l'appel « del secondo tempo » on laissait rentrer gratuitement les enfants. On courait s'asseoir par terre, sous l'écran, les yeux écarquillés. C'était la fête.